

## E. Benveniste et J.-L. Nancy : la personne et la présence temporelle

Marc Derycke

### 1. Introduction

La présente contribution traitera de l'article d'Emile Benveniste, « Le langage et l'expérience humaine », article qui a été analysé à partir de ses brouillons par Irène Fenoglio. Il sera mis en relation avec d'autres contributions du grand linguiste, textes et brouillons, ce qui permettra une étude approfondie d'où il sera possible de faire apparaître un versant peu pris en compte par ses lecteurs autorisés concernant l'énonciation et son instance, la « personne » ainsi que la temporalité liée à son mode de « présence ».

A cette fin, il nous faudra préalablement établir le contexte conceptuel dans lequel apparaît la thématique, peu fréquente chez un linguiste, des relations entretenues entre le langage et l'expérience humaine par le truchement de l'appareil formel de l'énonciation. Ce contexte est constitué par la réflexion de Benveniste et les conséquences qu'il tire non seulement concernant la langue en tant que telle, mais aussi « la langue en emploi et en action », en tant que « médiatrice ». En effet, si l'appareil formel appartient à la langue et s'il a été sédimenté par les linguistes qui ont suivi, notamment les analystes du discours, il sert en même temps à l'« action » : « communiquer » ; or l'article de 1965 s'aventure en deçà de cette fonction, explorant un autre aspect de l'« action » : le passage en « acte » de l'expérience à l'énoncé et propose les linéaments de ce que peut être l'instance qui y surgit. Benveniste s'impose là un véritable défi, peu perceptible au lecteur, mais patent à la lecture des brouillons qui ont été nécessaires à la rédaction de l'**incipit**. Il y remet en cause, en toute discrétion, la posture du linguiste, mais peine à construire son objet, l'expérience, selon cette posture novatrice. L'ensemble des articles et brouillons forment un dispositif textuel qui trouve un écho inattendu mais complémentaire chez le philosophe et phénoménologue Jean-Luc Nancy ; ainsi, le dispositif initial sera complété par deux greffes textuelles qui donneront du relief à la discrète phénoménologie que développe le linguiste pour rendre compte, dans cet article et surtout dans les brouillons qui l'ont préparé, de l'émergence de l'intersubjectivité dans l'acte de langage et, partant, d'une certaine consistance de la personne. Cette consistance était déjà esquissée dans le commentaire qu'il a initié à propos de l'aoriste et de son étrange narrateur, égal à « personne ». Mais il faut la considérer en deçà du récit historique, quand l'« homme (...) parle », pris toujours-déjà, et seulement, dans le mouvement de la naissance de la parole, en quoi il échappe aux dualismes classiques et structuraux, c'est pourquoi je la désignerai flanquée d'un **a** privatif.

### 2. Benveniste et l'énonciation : préalables

#### 1. Sémiotique et sémantique

Benveniste traite de « la langue en emploi et en action », ce qui le conduit à mettre en évidence un clivage qui traverse tout usage pour désigner et communiquer. Selon lui « il n'y a pas transition » du « signe » à la « phrase », mais qu'« un hiatus les sépare » par quoi « la langue comporte deux domaines distincts dont chacun demande son propre appareil conceptuel » ; ceci transparaît déjà en 1962 : des mots à la phrase, la « progression semble linéaire », mais « une situation toute différente va se présenter ici » : chaque domaine est à l'autre sans mesure commune dans un non-rapport.

L'un, le sémiotique, est caractérisé par le système. Son unité est le signe, il a pour fonction de « signifier », son identité tient à sa valeur, soit l'ensemble des relations qu'il entretient avec la

totalité. Il lui suffit d'être RECONNU, dès lors ce qu'il « signifie n'a pas à être défini ». De cela on déduira que, rapporté à sa capacité supposée de désigner le référent, opération toujours singulière, le signifié est indéterminé car de « valeur générique et conceptuelle » : il a pour fonction constitutive de distinguer le signe d'un **flatus vocis**. Le signe vaut donc pour un **quasi-signifiant**, dès lors trouvent place dans son ordre tous les termes de la langue, dont les marques du discours, dont l'appareil de l'énonciation qui nous intéressera ici ; son sens sémiotique lui vient de sa « fonction intégrative », soit celle d'intégrer un niveau supérieur.

L'autre domaine, le sémantique, doit être COMPRIS », il a pour fonction l' « action », communiquer. Ce mode a à charge d'établir « quel est ce sens » ce qui mène à « dire quel est le référent » (**sic**). La référence relève de la fonction prédicative de la phrase. Cette dernière « est l'expression sémantique par excellence », son statut conceptuel est soumis entièrement à sa capacité de désignation.

Le sens, présent dans les deux modes de « signifiante », est cause du « hiatus » qui les sépare de par ses deux acceptions : en sémiotique il tient à la fonction intégrative du signe mais aussi à sa valeur par quoi se guide sa plurivocité, alors qu'en sémantique, il dépend de la relation de la phrase au référent qui, elle, vise l'univocité. Dès lors, ce qui est en cause, c'est la relation du signifiant à un signifié déterminé, car « particulier ou occasionnel ».

### 2. Les « données lexicales » de l' « appareil formel » de l'énonciation – la « personne »

Voici, dans la perspective qu'en ont retenu les successeurs, ce que nous trouvons chez Benveniste. Les « données lexicales » de l' « appareil formel » de l'énonciation sont formées de « catégories élémentaires, qui sont indépendantes de toute détermination culturelle ». **Je** y est une « donnée lexicale pareille à une autre »... il appartient à des « formes enregistrées », organisées en « paradigme » dans le sémiotique. Cet appareil est complété des « indicateurs de la *deixis*, démonstratifs, adverbess, adjectifs, qui organisent les relations spatiales et temporelles autour du 'sujet' pris comme repère : '**ceci, ici, maintenant**' (...). Ils ont en commun ce trait de se définir seulement par rapport à l'**instance de discours** où ils sont produits, c'est-à-dire sous la dépendance du **je qui s'y énonce**. (...) Le langage propose en quelque sorte des formes 'vides' que chaque **locuteur en exercice de discours** s'approprie et qu'il rapporte à sa 'personne', définissant en même temps lui-même comme **je** et un partenaire comme **tu** ». En conséquence, la « personne » serait l'instance de discours essentialisée, être qui s'exprimerait par et dans sa parole.

### 3. Une première sédimentation : Ducrot & Todorov, 1972

« Lorsqu'on parle, en linguistique, d'énonciation, (...) on ne vise ni le phénomène physique d'émission ou de réception de la parole, qui relève de la psycholinguistique (...) ni les modifications apportées au sens global de l'énoncé par la situation, mais les éléments appartenant au code de la langue et dont pourtant le sens dépend de facteurs qui varient d'une énonciation à l'autre (...) les aspects linguistiques de l'énonciation n'ont jamais été au centre de l'attention des linguistes (...) les premiers éléments constitutifs d'un procès d'énonciation sont : le locuteur, celui qui énonce ; et l'allocutaire, celui à qui est adressé l'énoncé (...) dans le premier cas on distinguera les « pronoms personnels » de la 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> personne ».

Le tour de parole entre les interlocuteurs va être envisagé mécaniquement comme un tourniquet où la « forme vide » de la personne « sujet » va alternativement se « remplir » selon le locuteur contingent qui va la mobiliser ; sa subjectivité étant identifiée dans le contenu de l'énoncé, et surtout, pour ce qui intéresse l'analyse de discours, au travers de son investissement de

l'appareil formel rendant compte de « prises en charges » énonciatives particulières. Ce qui suit montrera que les textes de Benveniste que Ducrot et Todorov avaient à disposition sont bien plus riches que cela pour déployer l'énonciation dans toute sa complexité. Ce qui est remarquable dans « Le langage et l'expérience humaine », c'est que Benveniste prend le risque de traiter de l'en deçà de ce mécanisme qu'il a contribué à concevoir, ce qui force à le reconsidérer, rendant compte de l'énonciation non à partir du déjà là de la signification et du sens (le sémantique), mais du caractère toujours premier de la prise de parole, mais encore du passage de l'intériorité radicale de l'expérience à l'énonciation par le défilé des pronoms personnels, énonciation entendue non comme « procès » (Ducrot et Todorov), mais comme ce qui en est la condition d'émergence. C'est à cette avancée novatrice mais aventureuse et fragmentaire que nous nous attacherons désormais pour en délivrer une esquisse.

### 3. L'énonciation, du brouillon au texte : l'écriture de Benveniste aux prises avec sa pensée

#### 1. La posture du linguiste et la construction de l'objet d'étude : l'expérience

Comme nous l'avons vu, et comme l'ont retenu ses suiveurs, Benveniste s'intéresse aux indicateurs de la personne en tant que « catégories élémentaires » à quoi il ajoute une proposition dont je chercherai à tirer d'autres conséquences : « ... et où nous voyons l'expérience subjective des sujets qui se posent et se situent dans et par le langage ». Cette approche est originale : si les « formes que revêtent ces catégories sont enregistrées et inventoriées dans les descriptions », repérer leurs « fonctions » est particulièrement délicat, car « elles n'apparaissent clairement que si on les étudie dans l'exercice du langage et dans la **production** de discours », exercice sur lequel il insistait déjà lourdement par une double redondance en 1958 (« locuteur en exercice de discours »), ce qu'il synthétisera en « acte de discours ». Cette étude demande en effet au linguiste de quitter la position qu'il occupe de « récepteur » décrivant des corpus de « texte articulé (ou écrit) », changement de place que l'auteur ne développe pas dans l'article, ne se posant pas en innovateur, mais qui fait l'objet d'approximations et d'un abondant commentaire dans les brouillons préparatoires à cet **incipit**, il s'agit, à frais nouveaux, de rendre compte du « fonctionnement d'activité (...) » ; [alors que – N.D.R.] le linguiste les néglige par habitude de métier ».

Voilà le défi que relève Benveniste : articuler les catégories élémentaires dont font partie des « indicateurs » de la personne, avec leur en deçà que les linguistes laissent échapper ; raison pour laquelle il tâtonne, et parfois s'embrouille, voulant proposer une autre approche. Les ratures, et surtout l'abondance de l'argumentation, témoignent de l'inconfort de la position adoptée, vu sa nouveauté et sa difficulté : « Benveniste peine à introduire son propos, à énoncer son entrée en matière. Il semblerait qu'il ne s'y retrouve pas lui-même », souligne I. Fenoglio ; Benveniste reconnaît du reste l'ampleur de la tâche : « tracer dans un **sujet très touffu** quelques distinctions de principe dans ce qu'on **entend** désigne par **temps** », cette remarque peut être en effet généralisée au projet dans son ensemble. Contrastant avec cette entrée précautionneuse et hésitante, l'expérience centrale que vise l'auteur, « l'intersubjectivité », (et moins la « subjectivité », est présentée en un **explicit** conclusif aisément rédigé. En d'autres termes, les brouillons montrent la vibration des sens divers que la plume, en véritable sismographe, tente de capter, les suppressions, les rajouts faisant traces de la fixation momentanée et incertaine du glissement de la signification. Une bonne partie du bourgeonnement qui s'étale sur le feuillet est ensuite réduit, éliminé, linéarisé pour laisser place à une expression ramassée dont la version finale restitue le fil, mais où des indices d'un mouvement **quasi** passionnel demeurent :

répétition de « chaque fois », de « neuf » et de « nouveau » à quelques mots de distance, redondances, quand ce ne sont pas des pléonasmes : « expérience subjective des sujets », « fonctionnement d'activité », « expérience vécue », présence de concepts clés non stabilisés formant des familles envahissantes de quasi synonymes : « locuteur », « parlant », « énonciateur », « instance de parole », « instance de discours » et en face : « partenaire », « celui qui entend », « récepteur ». . . I. Fenoglio note sobrement que les « repentirs (...) témoignent encore de la difficulté à **énoncer** théoriquement la notion d'expérience » et, ajoutons-le, celle d'énonciateur. En fait, tout se passe comme si Benveniste était saisi par la nécessité de multiplier les équivalents afin de cerner ce qui lui échappe, comme Giacometti portraitiste qui, au lieu d'un orbe unique, multiplie les traits qui hachurent pour les cerner le visage et ses trous (bouche, yeux).

Témoin et chroniqueur attentif pour lui, pour nous, Benveniste propose une phénoménologie discrète du surgissement de l' « expérience humaine », du « vécu » (v. **infra**), lors d'un « événement », celui de l' « acte de discours » et, corrélativement, de l' « instance » à qui les imputer par la « dialectique singulière » liant les « deux catégories fondamentales du discours, la personne et celle du temps, conjointes nécessairement » (p. 67).

## 2. *Ce qui est visé : « Présence », « vécu », « expérience »*

Cette tentative de cerner les contours d'une certaine « présence de la personne » discrètement signalée dans la version définitive, alors que dans les brouillons, nous avons : « Ces **catégories** <formes> (...) il faut les remplir de la présence de l'homme pour qu'elles retrouvent leurs dimensions et leurs rapports. (...) interroger [les formes] sur la présence humaine qui les habite » ; d'autres brouillons reprennent en corréférence la notion de présence par le vécu (deux attestations seulement dans la version finale, 5 dans les seuls brouillons examinés par I. Fenoglio) : « expérience de celui », dont le caractère est accusé par rature et rajout : « expérience **de** <**vécue par**> celui », vécu qui revient itérativement, plus loin sur le même folio : « la structure même du langage suppose l'expérience du vécu » ; puis le f° 508 : « ce qui ne peut manquer à aucune langue, c'est ce qui <grâce à quoi> s'énonce l'expérience **de** <**vécue par**> celui qui se sert de la langue (...) expérience propre » ; le folio 510 : « (...) désignation unique en quelque de vécu dans sa subjectivité irréductible » (...) cette donnée linguistique (...) devient le fondement linguistique de la **personne** ». Le folio 501, page 78, approche ainsi la notion d'expérience comme « correspondant **apparemment** à une nécessité ou fonction naturelle et indépendante de toute détermination culturelle. Défini par l'affrontement de la réalité par le sujet, son insertion dans le réel » ; le folio 509 précise « langage vécu. <il ne s'agit pas de l'expérience racontée > », page 91 (les soulignés sont de Benveniste). En somme, tout en évitant le piège du « psychologisme », la présence, le vécu à propos desquels Benveniste bataille, cherchant à les stabiliser, sont rassemblés dans une formule conclusive sur un brouillon : « l'expérience <qui constitue le substrat des grandes catégories de toutes langues> » (p. 92).

## 3. *L'« énonciation » comme acte*

Reportons-nous à « Le langage et l'expérience humaine » et à des extraits connexes. L'énonciation est « acte de discours ». Cet acte est décisif en ce qu'il fait rupture. En conséquence, ce qu'il produit est « nouveau » ; il est désigné et amplifié par des équivalents métonymiques : « exercice » - « fonction », d'où « création perpétuelle » ; considérée comme expérience, celle-ci « s'invente » - son « temps [est] réinventé », « l'acte de parole **surgit** de

moi » (deux attestés), il « transmue », et par là le locuteur « se constitue en sujet dans et par le langage », il y a ainsi « émergence de l'être », « émergence du temps linguistique », le **je** « apparaîtra » comme même et chaque fois nouveau. Le produit de cet acte est le « sujet », la « personne » dans la langue, d'où « neuf » - « à neuf » - « nouveau » / « personne nouvelle » - « renouveler » - « chaque fois » - « unique » - « imprévisible » - « singulier » - « nonpareil » - « variété » - « illimité » - « en puissance ».

Ce qui est décrit au travers de ce lexique, c'est d'une part l'« expérience vécue » et le « temps chronique » issus de l'« insertion (du sujet) dans le réel », lesquels forment son « univers intrapersonnel ». Mais cette expérience n'est pas solipsiste, cet univers est lieu de la « puissance » du temps du langage manifestée au travers de l'« acte de discours » (ou « de parole ») ; elle est transmuée par la mobilisation « assumée » des « formes vides » de l'« appareil formel » du « discours » produisant la « subjectivité dans le langage ». Ainsi l'acte noue dialectiquement l'universalité des formes à la singularité de l'expérience. L'énonciation n'est donc pas à assimiler et à réduire à telle ou telle propriété structurale, qu'elle mobilise du reste.

Lorsque Benveniste écrit « énonciation », cette notion ne doit donc pas être comprise dans la rétroaction du ressassement, depuis plus de cinquante ans, de l'opposition énonciation vs énoncé au sein d'une définition rigide du « discours » réduit à une structure finie et statique dont l'énonciation est un composant (cf. Ducrot et Todorov), mais bien au contraire comme un concept émergent et dynamique qui désigne bien plus qu'une action, un complexe répétant une origine sans cesse commencée (et non pas re-commencée) : comme l'écrit l'auteur, énoncer c'est prendre « à neuf » la parole et en poursuivre le surgissement ; il s'agit d'un « acte » originaire, une « appropriation » de l'« instrument linguistique » (le sémiotique), qui aboutissent à une « transmutation » continue des signes qui projette l'expérience intra personnelle dans le monde, la rend sensible, soit autant de traductions de l'« insertion du locuteur dans un moment nouveau ».

#### **4. La conceptualisation du « discours effectif » de l'« expérience humaine » au grill de la langue de Benveniste, son écho chez J.-L. Nancy**

##### *1. Le défi*

Voyons comment Benveniste relève le défi.

1° Pour mettre en évidence l'événement paradoxal qui cristallise le rapport de l'expérience au langage, Benveniste pose tout d'abord le modèle imaginaire d'un langage idiosyncrasique, « solipsiste » tel que « le langage serait impossible si l'expérience chaque fois nouvelle devait **s'inventer dans la bouche de chacun une expression chaque fois différente** ». Cette démonstration par l'absurde n'aurait pas été nécessaire pour fonder une approche mécaniste de l'énonciation, laquelle efface l'événement pour ne s'intéresser qu'au tourniquet de son appareil formel à partir du déjà là de la signification (ordre sémantique).

2° Il introduit ensuite la différence entre **je**, « donnée lexicale pareille à une autre », et sa « mise en action dans le discours » où « celui qui parle s'approprie je » « y introduit la présence de la personne [et non de « l'homme », N.D.R.] sans laquelle il n'est pas de langage possible »... le pronom **je** (...) évoque le pronom **tu** pour s'opposer ensemble à **il** » par quoi une « expérience humaine s'instaure à neuf et dévoile l'instrument linguistique qui la fonde ». Cette « ... distance [est] à la fois infime et immense entre la donnée et sa fonction » ; il y a donc hiatus entre le **sémiotique** des données linguistiques et le **sémantique** de la fonction qui instaure l'expérience en tant que contenu énoncé.

2. *Ce qui est dégagé : La personne de l'intersubjectivité, subjectivité dans la réciprocité*

« Cette 'subjectivité', qu'on la pose en phénoménologie ou en psychologie (...) n'est que l'émergence **dans l'être** d'une propriété fondamentale du langage. Est 'ego' qui dit 'ego'. Nous trouvons là le fondement de la 'subjectivité', qui se détermine par le statut linguistique de la 'personne' ». Cette position localise la subjectivité dans le seul sémantisme de **je**, la « personne » le subsumant ainsi que le **tu**, dont il se distingue par le rapport de « transcendance » qu'articule la subjectivité selon une opposition privative : **je**, personne de la subjectivité **vs tu**, personne de la non-subjectivité.

« Je n'emploie **je** qu'en m'adressant à quelqu'un, qui sera dans mon allocution un **tu**. C'est cette condition de dialogue qui est constitutive de la **personne**, car elle implique en réciprocité que **je** deviens **tu** dans l'allocution de celui qui à son tour se désigne par **je** ». Cette réciprocité repose sur une dissymétrie : il y a échange au tour suivant des coordonnées spatio-temporelles que le **je** impose à son « partenaire » afin qu'il « rejoigne » le locuteur : en effet « quelque chose de singulier (...) et d'infiniment important se produit, qui accomplit ce qui semblait logiquement impossible : **la temporalité qui est mienne quand elle ordonne mon discours est d'emblée acceptée comme sienne par mon interlocuteur**. Mon 'aujourd'hui' se convertit en son 'aujourd'hui' (...) et mon 'hier' en son 'hier' [et mon ici en son ici, N.D.R.]. Réciproquement, quand il parlera (...). Telle apparaît la **condition d'intelligibilité** du langage, révélée par le langage : (...) **la temporalité du locuteur, quoique littéralement étrangère et inaccessible au récepteur, est identifiée par celui-ci à la temporalité qui informe sa propre parole** quand il devient à son tour locuteur ».

« Cet acte de discours qui énonce **je** apparaîtra, chaque fois qu'il est reproduit, comme le **même acte pour celui qui l'entend**, mais pour **celui qui l'énonce**, c'est chaque fois un acte **nouveau**, fut-il mille fois répété, car il **réalise chaque fois l'insertion du locuteur** dans un **moment nouveau du temps** ». S'articulent donc ici ET l'intervalle qui structure l'intersubjectivité, établissant une dissymétrie entre l'énonciateur, du côté duquel se trouve le nouveau de la **prise** de discours (au sens de prise de parole), de l'expérience énoncée manifestant les formes (déictiques, pronoms), etc., et chez l'énonciataire, l'identité du temps et du lieu communiquée par ces formes mêmes.

Ainsi, le **je** est coextensif à un espace-temps « neuf » et « nonpareil » à chaque énonciation, alors que celui du **tu** est le « même » que celui du **je** auquel il est aliéné.

« **L'un et l'autre** se trouvent ainsi **accordés** sur la même longueur d'**onde** ».

La réciprocité vient donc du fait que l'ego-sujet-personne n'existe que dans le tourniquet de la réciprocité de l'énonciation. Cette énonciation est soumise au pousse-à-dire de l'expérience vécue dans le langage **en puissance** qui constitue celle, vécue elle aussi, du langage **en acte** saisi dans l'intersubjectivité. Ainsi, au tour de parole suivant, le présent locuteur deviendra la possible adresse d'un énoncé émanant de celui qui, d'entend-eur, devenu locuteur, sera susceptible d'assumer le même indicateur **je**.

« Intersubjectivité » ne doit donc pas être entendu comme une quelconque communication immédiate des subjectivités par delà les mots : il y a affrontement du parlant et de son partenaire à l'opacité du sémiotique pour boucler une signification selon les conditions de conversion par l'« appareil formel » de l'énonciation lequel ne présume d'aucune **intercompréhension** mais seulement de l'« accord » sur les formes de la « longueur d'onde » dépendant de la reconnaissance de la même situation d'énonciation impliquant le même espace-temps embrayés

par les mots du discours. Il y a, serré par le « dialogue » valant contrat entre « partenaires », un intervalle creusé par l'opacité des signes de la langue (sémiotique) assemblés en phrases à décrypter au travers de l'activité de discours (sémantique).

Remarquons que si l'acte de discours et ce qu'il produit pour le locuteur est toujours « neuf », le vide de la forme **je** le réduit à **rien**, en tant que résultat de la composition de rien avec quelque propriété que ce soit : le « neuf » est d'abord répétition du non identique à soi, « nonpareil » qui compte pour le **1** de la singularité selon G. Frege, mais aussi forme vide, par quoi passera l'« univers intrapersonnel du locuteur », le « vécu ».

### 3. Une première greffe

Le temps est venu de proposer une première greffe dans le dispositif des textes où s'élabore cette approche de l'énonciation. Les extraits ci-dessous de l'œuvre de J.-L. Nancy développent en effet la structure de l'intersubjectivité qu'esquisse Benveniste. Dans *La pensée dérobée*, le philosophe poursuit le thème du **cum** qu'il a présenté en 1996, soit l'être-avec comme intervalle et lieu, « être-en-commun par-delà l'être pensé comme identité, comme état et comme sujet ». Je lui laisse la parole. Voici l'alternative par laquelle il précise l'enjeu de son propos :

« Ce que révèle (...) une actualité accablante – Bosnie, Kosovo, (...) – c'est que nous avons été incapables de démanteler ou de décourager les recours aux essences communautaires (...) nous les avons portées à l'incandescence par l'effet d'indistinction d'un processus mondial où la généralité infinie semble emporter toute coexistence définie. (...) Nous n'avons pas encore pu saisir ou inventer, de l'être-en-commun, une constitution et une articulation décidément autres. (...) Possibilité d'être, précisément, ensemble et de dire 'nous', au moment où cette possibilité paraît s'évanouir tantôt dans un 'on', tantôt dans un 'je' aussi anonymes et monstrueux l'un que l'autre, et en vérité complètement intriqués l'un dans l'autre ».

Suite à quoi Nancy soutient sa proposition : il existe

« ... une évidence de notre être-ensemble (...) qui précède tout autre évidence autant que l'existence sociale de Descartes précède logiquement et chronologiquement la possibilité de l'énonciation d'**ego sum** – lequel en s'énonçant, s'énonce d'ailleurs au moins à un autre (au moins à un autre en lui que lui-même...), et si bien (...) que tout **ego sum** est un **ego cum** (ou **mecum**, ou **vobiscum**). Cela est évident et cela **nous** est évident. » (...) « Nous sommes ensemble et c'est là seulement (...) que nous pouvons dire 'je' : je ne dirais pas 'je' si j'étais seul (autre version : **nous** ne dirions pas 'nous' si nous étions **seul(s)**...), car si j'étais seul je n'aurais rien dont il y aurait lieu de me distinguer. Si je me distingue – si nous nous distinguons – c'est que nous sommes à plusieurs : par quoi il faudrait entendre 'être à plusieurs' avec valeur distributive [soit le « singulier pluriel », N.D.R.] et en même temps avec la même valeur que dans 'être au monde' » (...) « Si je me distingue, c'est d'**avec** les autres. (...) Il y a une proximité de la proximité et de l'écartement. (en note : conjonction et disjonction, disjonction, réunion *avec* division (...) **concordia discors**) » (p. 118) « **Cum** est un exposant : il nous met les uns devant les autres, il nous livre les uns aux autres, il nous risque les uns contre les autres et tous ensemble il nous livre à rien d'autre qu'à l'expérience de ce qu'il est. Il n'a pas d'autre fin que lui-même : mais lui-même est sans fin, et sans identité. C'est – 'il' est – ce que 'nous' sommes : rien que la profération de ce singulier 'sujet' **pluriel** pour dire la coexistence des étants dans le monde » (p. 119). (...) « ... l'**avec** n'est rien (...) Il n'est pas un lieu, puisqu'il est bien plutôt le lieu lui-même : la capacité que quelque chose, ou plutôt quelques choses et quelques uns, y soient, c'est-à-dire s'y trouvent les unes *avec* les autres ou **entre** elles – l'**avec** ou l'**entre** n'étant pas autre chose que le lieu lui-même, le milieu ou le monde de l'existence. Un tel lieu se nomme le **sens**. Être-avec c'est faire du sens, c'est être dans le sens ou selon le sens – ce 'sens' n'étant en rien un vecteur orienté vers l'épiphanie d'une signification mais la circulation de la proximité dans son écartement propre, et de l'écartement dans sa proximité : le renvoi ou le rebond de proche en proche par lequel un monde fait un monde, autre chose qu'un tas ou qu'un point nul ».

Outre les échos évidents, avec E. Benveniste, soulignons ceux-ci :

- La « profération » croise l'« émission », que refusaient de prendre en compte Ducrot et Todorov dans la description de l'énonciation, alors qu'elle est impliquée par la conception soutenue dans l'article de référence (v. aussi **infra**).

- On aura reconnu la solidarité posée par Benveniste : il n'y a pas seulement de **je** sans **tu**, mais le **il** est lui aussi effet de cette structure, en outre ces formes ont une répercussion sur la structuration de la « **conscience de soi** ». Le « singulier 'sujet' **pluriel** » est bien celui qui se constitue au travers de l'expérience, dans le langage, de l'intersubjectivité comme réciprocité dissymétrique : il n'y a de sujet qu'au travers du **je** dans sa relation à **tu :: il**, par quoi, d' « unipersonnel » dans l'en deçà de l'acte de discours, il advient comme « omnipersonnel ».
- Ainsi « l'**avec** ou l'**entre** n'étant pas autre chose que le lieu lui-même » peut être entendu en terme de situation énonciative où se réalise le tourniquet de la prise de parole réalisant l'intersubjectivité. L' « intervalle » est celui que creuse dans la structure la réciprocité dissymétrique (« transcendance » du **je** face au **tu**) comme vide ; c'est cette attention à l'intervalle qui fait dire à Benveniste que l'acte de discours se produit « à neuf », bien que ce soit toujours la même forme **je** qui soit mobilisée tour à tour par les allocutaires, d'autant que cet intervalle est maintenu dans l'énoncé par l'opacité du sémiotique où s'insère cette forme, d'où il découle que la désignation, elle aussi, doit être produite à neuf, car elle est **unique**.
- La fin de la citation, sur le « sens », est à entendre au travers de l'expérience extrême qui est celle des enfants nés sourds profonds dans un environnement d'entendants. Ces enfants n'héritent d'aucune langue, pas même de celle dite « maternelle ». Cependant, ils créent avec leur entourage (particulièrement des pairs), un mode de communication gestuel qui va se constituer en « langue émergente », possédant les caractéristiques d'une langue naturelle (cf. Fusellier-Souza et Coelho ; Fusellier-Souza **passim** ; C. Cuxac), précisément parce que le monde qui les environne fait appel de sens par l'écart même qu'introduit le manque à la signification : ce monde n'est ni un « tas », ni un « point nul », mais ses fragments sont des éléments de sens qui font « renvoi » et « rebond de proche en proche » par quoi ils se constituent en traits iconiques dans un procès de sémiogenèse au sein d'une intersubjectivité supportée par le gestuel et le postural.

#### *4. Ce qui est dégagé : Temps linguistique, présent-présence, temps de l'énonciation*

En 1965 : « présence » et « expérience humaine » dans / hors langage « subjectivité irréductible dans le langage » - « présent » - « vécu » (2 dans le texte final, 5 au brouillon).

**L'enjeu**, pour E. Benveniste : « autre chose est de situer un événement dans le temps chronique, autre chose est de l'insérer dans le **temps de la langue** [à entendre comme temps de l'énonciation ; N.D.R.]. C'est par la langue que se manifeste l'**expérience humaine** du temps, et le 'temps linguistique' nous apparaît également irréductible au 'temps chronique' et au 'temps physique' ». Conséquence de l'insertion dans le temps de la langue : « ce temps a son centre – un centre générateur et axial ensemble – dans le **présent** de l'instance de parole. Chaque fois qu'un locuteur emploie la forme grammaticale de 'présent' (ou son équivalent), il situe l'événement comme contemporain de l'instance de discours ». Ceci est bien admis par les linguistes, il faudrait cependant que ceux-ci gardent une capacité d'étonnement devant cette propriété, car ce temps n'est pas celui du mythe, qui s'oppose à celui de l'histoire, mais, coextensif à l'énonciation, il n'est pas repérable car il ne s'oppose ni ne contraste avec rien d'articulé.



En 1958 : « La ligne de partage est une référence au 'présent'. Or ce 'présent' à son tour n'a comme référence temporelle qu'une donnée linguistique : la coïncidence de l'événement décrit avec l'instance de discours qui le décrit. Le repère temporel du présent ne peut être qu'intérieur au discours. (...) C'est là le **moment éternellement 'présent'**, quoique ne se rapportant jamais aux mêmes événements d'une chronologie 'objective', parce qu'il est déterminé pour chaque locuteur par chacune des instances de discours qui s'y rapporte. Le temps linguistique est **sui-référentiel** ».

Le « centre générateur et axial » peut donc être compris comme un **inchoatif** : il est éternellement commencé, et non pas re-commencé, ce qui supposerait un modèle antérieur. Soumettons-le à l'épreuve du récit : l'équivalent du présent comme temps linguistique du récit est l'a-oriste, c'est-à-dire l'indéterminé ET l'illimité ; ce n'est donc pas un présent ponctuel qui se déroulerait en parallèle au temps physique dont il peut être fait chronique, mais un présent **non-marqué** qui se confond avec l'énonciation, présent **aprésent** qui rend possible le repère **marqué** où le temps chronique se conjoint au temps linguistique pour que s'accroche l'opposition équipollente passé vs futur, repère qui, dans la rétroaction de l'opposition équipollente, se trouve constitué comme **présent marqué** (cf. Nancy, « Naissance de la présence », *infra*). Ainsi, y a-t-il « réinvention » du présent à chaque énonciation et, partant, de la personne.

*Une seconde greffe : Venir... ou énoncer... - le sujet dépris ou l'a-personne*

Tout d'abord, Nancy situe son propos concernant la naissance de la présence comme genèse d'un certain présent face à la représentation comme clôture : « La représentation est ce qui se détermine par sa propre limite. Elle est la délimitation pour un sujet, et par ce sujet, de cela qui « en soi » ne serait ni représenté, ni représentable (Nancy, 2008 [1991], p. 105). « Tel est le propre de la pensée de la représentation : de se représenter soi-même *et* son dehors, le dehors de sa limite. De découper la forme sur le fond, *et* de découper une forme du fond lui-même. Dès lors plus rien ne peut venir, plus rien ne peut provenir et naître d'aucun fond ». Cette description me semble bien proche de celle que Benveniste fait du « métier » du linguiste dont l'objet est de décrire des paradigmes, l'« expérience racontée », ou « décrite », insuffisante à saisir ce qui passe de présence et de vécu au crible de l'énonciation qui conjoint en un événement dialectique la catégorie de la personne à celle du temps. Le procès auquel il se mesure pour rendre compte de cette « expérience essentielle » est celui que Nancy déplie : « celui-là **vient**, il ne fait que venir, et la présence lui est tout entière venue (...) consistant en une **venue** (action de venir, arrivée)... La présence est cela qui naît, et ne cesse de naître. Elle est cela de quoi et à quoi il y a naissance, et seulement naissance. Telle est la présence de celui et à celui qui lui-même **vient** : qui succède au « sujet » de l'Occident ». Substituons « venir », « vient », « venue » par « énoncer », « énonce », « énonciation », et nous rendons compte au plus près du tracé « touffu » et bourgeonnant suivi par Benveniste **présentant** l'expérience humaine dans et par le langage. Nancy poursuit : « Non pas la forme et le fond, mais le **pas**, le **passage**, la venue dans laquelle rien ne se distingue, et tout se délie. Ce qui naît n'a pas de forme, et ce n'est pourtant pas non plus le fond qui naît. Mais 'naître' est **transformer, transporter et transir toutes les déterminations** ».

Nancy encore : « 'Naître' est le verbe de tous les verbes : l'« en-train-d'avoir-lieu », qui, comme tel, n'a ni commencement ni fin. (...) 'Naissance' est un mot pour dire un excès absolu sur la représentation (...) Hegel nomme cela : 'expérience de la conscience' ». L'**énoncer**, comme

« expérience » humaine, me semble exactement être chez Benveniste cet 'en-train-d'avoir-lieu' qu'il désigne par les répétitions de : « à chaque fois nouveau » et « nonpareil », comme « expérience », ce qui vient en excès des formes données et décrites sous forme de paradigme par la linguistique classique.

« **Naître** : se trouver exposé, **ex-sister**. L'existence est une imminence d'existence. Chaque jour, chaque instant expose à sa nécessité, à sa liberté, à sa loi, à son caprice ». « Il s'agit de savoir, tout simplement, si dans une voix, dans un ton, dans une écriture, une pensée est en train de naître, ou de mourir : d'ouvrir du sens, de l'exposer, ou de la boucler (et de vouloir l'imposer) ; Il s'agit de ceci : ou bien un discours **nomme**, ou bien une écriture est tracée par son **verbe** ». L'énonciation, considérée comme « acte », « action » implique une naissance toujours commencée, par quoi elle peut-être écrite. « L'**expérience** est justement de naître à cette présence elle-même naissante, et toujours **seulement naissante** d'un sens ».

#### *Présence, présent ; temps a-présent de l'énonciation*

« Va-et-vient de la naissance à la naissance, (...) de la bouche à la parole, de la pensée à la pensée ». La relation « parole » « bouche », où nous retrouvons le terme même choisi par Benveniste pour signifier l'idiosyncrasie, fait écho à cet autre extrait : « On peut bien dire que 'Je = Je' [forme vide hors de l' « énonciation », N.D.R.], mais Je n'aura pas préexisté à la naissance, d'où il ne sortira pas non plus » ... en tant qu'énonciation, peut-on prolonger. « Ainsi, la présence n'est pas 'à' un sujet, elle n'est pas 'à soi'. La présence est elle-même naissance, la venue qui s'efface et qui se reconduit. (...) « cette naissance (...) n'est pas une signification, mais le venir d'un monde au monde », soit le désir de l'autre glissant entre les signes sensibles d'où s'origine le procès de sémiogenèse, lié à l'énonciation comme **faufil** (v. **infra**). Ce Je est donc co-présent de la naissance et de son mode de présence que l'on peut synthétiser comme **apprésence**, être là ni là ni ailleurs bien proche du « moment éternellement 'présent' » de l'énonciation par l'instance que j'appellerai plus loi non pas la personne s'énonçant, mais **lapersonne** qui vient énonçant (v. **infra**).

### **5. 4. En suivant Benveniste : en-deça et au-delà de l'énoncé, le faufil de l'énonciation**

#### *1. L'expérience de l'acte de discours comme « être là »*

Benveniste insiste : l'expérience de l'exercice du langage n'est pas « expérience racontée » (folio 505), ce qu'il reprend dans le texte définitif, préférant « expérience décrite », ajoutant qu'« **elle est là**, inhérente à la forme qui la transmet, constituant **la personne** dans le discours et par conséquent **toute personne** dès qu'elle parle. En outre, ce **je** dans la communication change alternativement d'état : celui qui l'entend le rapporte à l'**autre** dont il est le signe indéniable ; mais, parlant à son tour, il assume **je** pour son compte propre ». Cet « être là » de l'expérience constitutive de « la personne », de « toute personne » par le langage, est bien celui de l'intersubjectivité reposant sur la réciprocité d'un être **ego** avec l'autre, dispositif où se creuse l'intervalle du sens suspendu du sémiotique dans l'acte de discours. C'est exactement ce point qu'explique J.-L. Nancy à la suite « d'un monde [qui] fait un monde » : « Le 'rien' du sens n'est pas plus un non-sens (simple revers d'une signification épiphanique) qu'il n'est pas une surressence (...) Ainsi le (...) **Mitdasein** (...) ne devrait-il pas être compris comme un 'être là avec' (...) mais comme un 'être-avec **da**' (...) En sorte qu'être-avec est la même chose qu'être-l'ouvert ». Ouvert lui-même développé par le thème de la naissance comme venue, où j'ai proposé de reconnaître l'énonciation que Benveniste s'efforce de faire apparaître dans son surgissement promis à l'effacement car ignoré des linguistes : « ce fonctionnement d'activité », rappelons-le, est « négligé par habitude de métier » ; cet « exercice (...) qui semble

~~naturel~~ et répondre à une nécessité évidente et [rature] ne retiennent pas l'attention ». Mais cette négligence n'est-elle pas nécessaire, cette inattention n'est-elle pas constitutive d'une certaine approche des faits de langue et, plus quotidiennement, de l'écoute ?

Suivons maintenant J.-L. Nancy sur ce point : « Avant toute saisie représentative, avant une conscience et son sujet, avant science (...) il y a ça : le **ça** de l'**il y a**. (...) On ne peut pas 'renvoyer' à lui, ni 'faire retour' sur lui : il est, toujours, déjà là, mais ni sur le mode d' 'être' (comme une substance), ni sur le mode du 'là' (comme une présence). (...) à mesure qu'elle arrive, **la naissance s'efface elle-même, et elle se reconduit indéfiniment**. La naissance est ce déroberement de présence par quoi tout vient à la présence ».

Il convient maintenant de s'interroger sur l'instance constituée dans et par le langage : **je**, en deçà de l'expérience racontée ou décrite, cet avant de la « personne », identique à « toute personne » appartient-elle aux catégories des indicateurs de la personne ou de la non-personne ?

## 2. « Un homme qui parle... seul »

Un folio du brouillon nous met sur la piste : à propos de l' « exercice du locuteur. Ici, nous avons un homme qui parle et qui parle seul ~~et~~ **qui exprime sa subjectivité propre en tant qu'il s'exprime** » (Benveniste souligne, je mets en gras). Il ne s'agit donc pas de la subjectivité énoncée, contenu raconté ou décrit, ni de la « prise en charge » particulière repérables par les marques de l'appareil formel de l'énonciation qui intéressent les analystes du discours. De cette proposition, il suit que, ramené à l'en deçà suspendant toute catégorisation du discours, le locuteur est présenté comme « homme seul », bien que saisi par les lois de la réciprocité intersubjective qui fonde la catégorie de la personne ; cette instance ne peut que s'adresser à la cantonade, en deçà nécessaire à la relation **je - tu** ; je propose de dénommer **assertion** cette énonciation, présente logiquement avant toute spécification qui la caractériserait **et** dans chacune d'elles. Reste que, si Benveniste n'a pas gardé dans la version finale cette formulation de l'instance de discours, c'est qu'elle est par trop massive ; il est cependant possible d'en identifier des traces suffisamment explicites au point d'en concevoir les propriétés complémentaires. On peut raisonnablement, dans une première approche, assimiler cet « homme » à une métaphore de « on », dont l'étymologie est **homo**, substitut de toute indicateur de personne ou de non-personne de l'énoncé. Un premier repérage de ces traces procédera de l'articulation du temps linguistique (aoriste) et du narrateur.

## 3. Articulation de l'aoriste et de l'apersonne du narrateur.

Préalable. Comme annoncé ici initialement, en 1967 notamment, Benveniste affine la notion de discours, catégorie générale qui subsume les sous-catégories qu'il a distinguées précédemment, il s'agit de « la langue comme **sémantique** », la « modalité fondamentale » de sa « fonction linguistique » est de « communiquer », soit « la langue en emploi et en action », remplissant la « fonction de médiatrice entre l'homme et l'homme, entre l'homme et le monde, entre l'esprit et les choses, a) transmettant l'information, b) communiquant l'expérience, imposant l'adhésion, suscitant la réponse, implorant, contraignant ; bref, organisant toute la vie des hommes. C'est la langue comme instrument 1° de la description et 2° du raisonnement ». Tenons compte de cette courte définition afin de rendre compte de celle introduite dès 1959.

Alors, le « plan du discours » désigne « toute énonciation supposant un locuteur et un auditeur, et chez le premier l'**intention d'influencer l'autre en quelque manière** (...) bref, tous les genres où quelqu'un s'**adresse** à quelqu'un [et non à la cantonade] », ce qui correspond au

versant b) de l'extrait de 1967. Je propose de substituer « discours adressé » à « plan du discours », pour éviter la confusion avec l'hyperonyme « discours ». Le discours adressé est spécifié par un « appareil formel » où « quelqu'un s'énonce comme locuteur et organise ce qu'il dit dans la catégorie de la personne » : **je / tu // il** afin de produire l'effet escompté sur l'allocataire.

Par « contraste », situons « l'énonciation historique » : elle fait partie du versant a), « communiquer l'information » et du 1<sup>o</sup>, « description » ; elle est « aujourd'hui réservée à la langue écrite et caractérise le récit des événements passés. Ces trois termes, 'récit', 'événement', 'passé', sont également à souligner. Il s'agit de la présentation des faits survenus à un certain moment du temps, **sans aucune intervention du locuteur dans le récit**. Pour qu'il puisse être enregistré comme s'étant produits, ces faits doivent appartenir au passé. Dès lors qu'ils sont enregistrés et énoncés dans une expression temporelle historique, ils se trouvent caractérisés comme passé. L'intention historique constitue bien une des grandes fonctions de la langue (...). Nous définirons le récit historique comme le mode d'énonciation qui exclut toute forme linguistique 'autobiographique'. L'historien ne dira jamais **je** ni **tu**, ni **ici**, ni **maintenant**, parce qu'il n'empruntera jamais l'**appareil formel du discours** [le discours adressé, N.D.R.], qui consiste d'abord dans la relation de personne **je : tu**. On ne constatera donc dans le récit historique strictement poursuivi que des formes de '3<sup>e</sup> personne'. Sera pareillement défini le champ de l'expression temporelle. L'énonciation historique comporte trois temps : l'aoriste (passé simple ou passé défini), l'imparfait (...), le plus-que-parfait ». Remarquons qu'E. Benveniste omet le locuteur témoin des faits et qui observe les règles du récit historique. En conséquence, si « l'appareil formel du discours, consiste d'abord dans la relation de personne **je / tu** », le récit annule le **tu** et fait du **je** témoin une non-personne, avatar du **il** ; le critère de « l'intention » dite « historique » est à étendre à la « description » où le locuteur s'efface, comme dans le reportage, le compte-rendu, etc. qui peuvent se faire au présent. « On peut imaginer tout le passé du monde comme un récit continu et qui serait entièrement construit sur cette relation temporelle : aoriste (...). Il faut et il suffit que l'auteur reste fidèle à son propos d'historien et qu'il proscrive tout ce qui est étranger au récit des événements (discours [adressé, N.D.R.], réflexions, comparaisons). **A vrai dire, il n'y a même plus alors de narrateur**. Les événements sont posés comme ils se sont produits à mesure qu'ils apparaissent à l'horizon de l'histoire. Personne ne parle ici : **les événements semblent se raconter eux-mêmes**. Le temps fondamental est l'**aoriste**, qui est le **temps de l'événement hors de la personne** d'un narrateur ». Ici, « narrateur » est à entendre comme énonciateur prenant un minimum d'épaisseur subjective, en deçà du discours adressé qui, répétons-le, « s'énonce comme locuteur et organise ce qu'il dit dans la catégorie de la personne (...). De ce fait, **la '3<sup>e</sup> personne' n'a pas la même valeur que dans le récit historique** ». Nous avons donc deux « il », la non-personne de l'appareil formel du discours adressé : **: je / tu // il**, et un « il » de l'appareil formel de la description, le **discours non-adressé**, auquel appartient « l'énonciation historique », privilégiée dans l'article de 1959. Ses propriétés peuvent être généralisées en procédant par conversion au présent historique du récit fait à l'aoriste. Ainsi, les propriétés remarquables que Benveniste signale tout en n'envisageant qu'une partie de leur domaine d'application, le récit historique, peuvent être élargies par cette conversion : ce récit est énoncé dans la catégorie de la non-personne, s'adressant à la cantonade, catégorie que l'auteur laisse incomplète mais que l'on peut reconstruire : **je / il**, soit un système décomplété du **tu**, fond de

récit tenu par un narrateur **quasi** in-existant mais dont Benveniste relève la trace dans l'énoncé, lequel est susceptible de contenir des segments de discours adressé. Le « moment éternellement 'présent' du discours « transmettant l'information » en est le temps d'énonciation.

En somme, en deçà et au-delà de « l'expérience décrite » ou « racontée » dans l'énoncé, il s'agit de prendre en compte 1° ce narrateur diaphane quand il se produit dans l'énoncé (même comme discours adressé), 2°, en deçà, l'expérience de l'énonciation intersubjective, ce que je nommerai le faufil qui parcourt l'énoncé produit par le locuteur en tant qu'**apersonne**, dont le narrateur diaphane est l'équivalent dans le discours non adressé. L'**apersonne** est l'« homme seul » de l'énonciation comme acte, que je nomme **assertion**, il est effacé derrière l'énoncé – effacement auquel participent les linguistes, or « elle est **là**, inhérente à la forme qui la transmet », « être-avec », elle est « être-l'ouvert ».

Discours		
Discours adressé Catégorie de la personne	Discours non-adressé Catégorie de la non-personne	
	Passé : Récit historique	Présent : Récit descriptif
	« Je » assimilé au « il » comme instance de discours dépourvue d'opposé structural ; narrateur diaphane.	
Assertion L'apersonne de l'énonciation comme venue		

#### 4. Le faufil

L'**apersonne** de l'énonciation comme venue désigne le faufil de l' « homme qui parle seul », équivalent, tel le narrateur diaphane, de l'instance dépourvue d'opposé structural ni dans la catégorie ni au niveau intégrateur ; mais, présence en deçà, il est l'instance nécessaire à tout acte de discours. L'indicateur de l'**apersonne** de l'énonciation n'appartient donc pas au système des indicateurs de l'appareil formel. Or, aucun des termes ne se conçoit sans l'autre, en conséquence, nécessaire sinon il n'y aurait pas d'énonciation, cette instance est présente en chacun des segments de l'énonciation, susceptible d'être pris pour insigne (cf. F. Flahault, 1978), ceci même dans leur intervalle, mais elle demeure indistincte puisqu'elle échappe à toute opposition, bien qu'elle soit susceptible de se manifester sans doute au travers d'un incident. J'écrirai plus loin l'apersonne, rien ne permettant en définitive d'identifier la découpe séquentielle. D'où l'écho chez J.-L. Nancy : « Je n'aura pas préexisté à la naissance, d'où il ne sortira pas non plus » (cf. **supra**). Le **faufil** est une « couture provisoire à grand point », son synonyme est le « bâti ». Ainsi, le faufil fait tenir les pièces à assembler du discours : contenus, argumentations, etc. qu'il soit adressé pour convaincre, ou non. Sans lui il n'y aurait rien, que les virtualités disparates recelées dans un vouloir dire ; ce fil fait tenir mais il est « fau(x) », discret, sinon invisible. Lui aussi, comme l'appareil formel, échappe à « toute détermination culturelle ». Mais ce faufil est aussi celui de la subjectivité qu'ici Benveniste qualifie d' « irréductible », autrement ailleurs, mais plus précisément, car l' « homme (...) qui parle seul » « exprime sa subjectivité propre **en tant qu'il s'exprime** » ; celle-ci n'est donc pas la subjectivité énoncée, contenu raconté ou décrit, ni la prise en charge particulière repérable par les marques énonciatives, mais bien celle qui peut surgir en tout lieu de son expression, soit, dans les trous ou passe le faufil. Ainsi, le faufil est aussi ce par quoi **passe** la sémiogenèse dans le « monde » dont parle Nancy.

Trois temps logiques composent l'énonciation comme transformation de l'expérience intrapersonnelle au travers de l'acte de discours qui, mobilisant l' « appareil formel », lui substitue l' « omnipersonnel », niant par-là le caractère « unipersonnel », singulier, de l'expérience originare.

Le temps du discours serait « unipersonnel » pour une subjectivité solipsiste qui s'exprimerait à l'aide d'un langage idiosyncrasique, absolument adéquat à la singularité de l'expérience hors langage ; ce temps et cette expérience sont toujours déjà l'objet d'une transformation puisque le temps du discours fait fonction de facteur d'intersubjectivité, ce qui le rend « omnipersonnel ». Omnipersonnel signifie que le **je** est susceptible de désigner « toute personne », c'est-à-dire

toute « unipersonne » située dans l'en deça et l'au-delà, temporel et expérientiel, de l'énonciation. Cette transformation provient de l'usage des « formes vides » de la langue. L'appareil formel remplit donc une fonction de conversion du « non pareil », du singulier absolu, en identique à soi pour l'autre qu'est l'énonciataire inclus dans le discours. Cet appareil est un **opérateur de négativité**, il est ainsi « condition d'intelligibilité ». Mais cette négativité présuppose que, s'il y a « actualisation » par « acte de discours » ou « de parole »... il existe nécessairement du langage en « puissance ».

Soit trois temps logiques, tenant compte que le premier temps est reconstruit dans la rétroaction du troisième, celui de l'énonciation effective, seule matérialité qui nous soit accessible. Ainsi, la négation est présupposée par l'assertion nécessaire à faire surgir ce quelque chose qu'est l'énoncé, plutôt que rien :

## 1° Idiosyncrasie

milieu : « puissance » du langage, d'où  
« Solipsisme »  
« Unipersonnel »

## 3° l'énoncé dans l'énonciation

« Intersubjectivité » + catégorisations omnipersonnelles :  
- je / tu // il ; passé : futur, discours adressé, récit historique,  
- narrateur Ø, je / il, catégorie du discours non-adressé,  
temps corrélé avec **je** comme centre,  
intervalle de contiguïté

### assertion

2° « Acte » : **négation** d'unipersonnel par usage des « formes » dans l'« exercice » ;

🍏 a-personne : « homme seul (...) en tant qu'il parle »

🍏 temps : inchoatif « éternellement présent », « présent axial »  
=conditions des catégorisations, par les formes, de l'intersubjectivité.

Exemple : « expérience » non « pas décrite, elle est là, inhérente à la forme... », d'où, expérience comme énonciation, dont l'en deçà est « puissance », d'où, possible « expérience humaine inscrite dans le langage », ce qui permet de la nommer comme solipsiste, dont les marques seraient unipersonnelles. Ainsi l'instance qui pose l'acte en antériorité logique à toute catégorisation et contenu, description, « expérience racontée » produits dans l'énoncé ; instance toujours présente, sa subjectivité s'y faufile par une « dialectique singulière » ; mais ceci reste « négligé » derrière les descriptions de paradigmes faites par des linguistes qui se contentent d'être « récepteurs » de « textes ».

Le résultat consiste dans les marques énonciatives omnipersonnelles de l'appareil formel et l'intersubjectivité qu'elles dénotent ; par récursivité, la série des présuppositions qu'articulent les deux opérations orientées et ordonnées, respectivement l'assertion et la négation, aboutit à l'unipersonnel et le constitue comme tel dans cette rétroaction. Logique, ce parcours régrédient montre le trajet du fil visible, lequel fait tenir ensemble ce qui est produit à l'existence conceptuelle et qui, sinon, ne serait **rien** dans le champ de la représentation. **En deçà**, il s'agit **aussi** de tenir compte que ce 'produire à l'existence' est d'abord **naissance**, et s'efface, demeurant invisible : c'est le « fau- » du faufile.

Le texte de 1965 saisit un double mouvement en ouvrant le champ, partant du « vécu », de l'« expérience » et de sa « présence », montrant qu'ils sont recomposés, considérés dans le **pas** de la catégorie linguistique de la personne :

- D'une part, le réel de l'expérience est déterminé à partir du sémiotique : la « donnée linguistique (...) devient le fondement linguistique de la **personne** », détermination de même nature que celle dont semble être issue la notion philosophique d'**être**, car « prédisposée par « la structure linguistique du grec ».
- En retour, « l'expérience <qui constitue le substrat des grandes catégories de toutes langues> » produit un effet sur les catégories de la langue ; en témoignent les temps passé et futur en ce qu'ils manifestent un déséquilibre entre leurs formes, celles du passé étant en nombre supérieur à celles du futur, montrant par-là le poids du hors langue.



Ce double mouvement démontre la plasticité de la langue dans le langage ; cette plasticité est due à l'**hiatus** que Benveniste établit entre sémiotique et sémantique. Il n'arrime pas sa description du jeu des différences par un recours systématique à des structures oppositives, mais il fait prédominer les observations sans dogmatisme, même si certaines oppositions s'y accrocheront, comme celle articulant temps du passé / du futur.

##### 5. L'**a** privatif : l'apersonne, l'apersonnel

Le dualisme « personnel » vs « impersonnel », lesté par l'idéologie positive de la personne et du personnalisme, est métaphysique car le choix du terme négatif **impersonnel**, supposé déplacer le premier, fait que le binaire est toujours reconduit. Or, « personne », dans l'usage, signifie autant quelqu'un que son absence : « [la] personne » / « personne [ne parle ici] » : le même mot condense en fait des sens opposés. En outre, « non-personne » n'est pas identique à « impersonnel » : la négation de « personne » affirme un ouvert, ce que « impersonnel », au contraire, ferme ; en effet « impersonnel » valide rétroactivement le sens positif de personne pour le rendre univoque, **sens qu'il n'a pas en langue**.

Face à ces propriétés, le terme complété de l'a-privatif est **un en plus** au sein du binaire, qu'il décomplète ; il est condition actualisable qui trouble les oppositions temporel / intemporel, sens (é) / insens(é), etc. dont personnel / impersonnel. L'apersonnel n'est pas identique au concept métalinguistique d'« axe sémantique » qui désigne l'opposition personnel vs impersonnel en la subsumant, car l'axe est présupposé à chaque actualisation d'un terme du paradigme : en revanche l'a-personne, l'a-temporalité s'actualisent comme telles en autonomie, jouxtant le paradigme et le déstabilisant : ils ne se confondent pas avec l'axe sémantique et leur sens procède d'un voisinage instable avec l'un **ou** l'autre, l'un **et** l'autre terme du paradigme, **ni** axe sémantique, **ni** aucun de ses termes, ils mordent sur chacun de ceux qui leur sont associables, relançant le jeu des différences au sein du système par la valeur qu'ils possèdent ; de plus, il est possible d'accentuer le déséquilibre en sollicitant le déplacement ou la suspension de la découpe séquentielle qu'offre l'oral qui, ainsi, saisit, ou non, **et** l'a privatif *et* l'assertif : lapersonne / l'apersonne / la personne dont laprésence glisse et nous échappe, d'où, par condensation, lapersonnel, soit un **Witz**, et les associations qu'il ouvre, plutôt que l'« impersonnel » qui, sinon, tend à être enfermé dans un dualisme essentialiste.

## 6. Références bibliographiques

E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.

E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard, 1974.

J. Derrida, *La voix et le phénomène*, Paris, PUF, 1967.

J. Derrida, *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1967.

M. Derycke « La langue : clivage, nouage, capitonnage » in Actes du Colloque *Benveniste, 20 ans après*, M. Arrive, C. Normand (eds.), Cerisy, août 1995, *Linx*, n° spécial, Nanterre, Université Paris X, 1997.

O. Ducrot, T. Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1972.

I. Fenoglio, « Conceptualisation et textualisation dans le manuscrit de l'article 'Le langage et l'expérience humaine' d'Emile Benveniste : une contribution à la génétique de l'écriture en sciences humaines » in *Modèles linguistiques* « Génétique de la production écrite et linguistique », Toulon, Editions des Dauphins, Tome XXX, vol. 59, 2009.

F. Flahault, *La parole intermédiaire*, Paris, Seuil, 1978.

G. Frege, *Fondements de l'arithmétique* (C. Imbert, trad.), Paris, Seuil, 1969.

I. Fusellier-Souza, O. Coelho, « Le Maître ignorant revisité sous l'angle de la surdité » in M. Derycke, M. Peroni (dirs.) *Figures du Maître ignorant : savoir & émancipation*, Saint-Etienne, PUSE, 2010.

D. Maingueneau, 1991 *L'énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette.

J.-L. Nancy *Être singulier pluriel*, Paris, Galilée, 1996.

J.-L. Nancy *La pensée dérobée*, Paris, Galilée, 2001.

J.-L. Nancy « Naître à la présence » in *Le poids d'une pensée – l'approche*, Strasbourg, Editions de La Phocide, 2008 [1991].

J. Rancière *Aux bords du politique*, Paris, La Fabrique / Folio essai, 1998.